

## FEUILLETON DU BAZAR

## CORBIN ET D'AUBECOURT

(Suite.)

Je cours à mon appartement et j'en rapportai le livre de Germain. "Tenez, lui dis-je, monsieur, vous m'accusez de ne point penser à vous, et voici un livre que j'ai acheté pour vous. On parle du zodiaque à la page 300 ; vous verrez si M. Dupuis et M. de Volnez ont leur compte."

C'est une terrible chose d'avoir un secret ! On croit toujours que chacun le devine. Après avoir lu des yeux le titre du livre, et tout haut le nom de l'auteur, M. de Tourmagne me jeta un regard scrutateur et surpris, ou que du moins je trouvai tel, qu'il m'embarrassa, et qui depuis me donne fort à penser. Je fis bonne contenance.

"Il m'en coûte six francs, dis-je ; mais livrez-moi le petit dieu chinois que vous m'avez refusé plusieurs fois, afin que je le trempe dans l'eau bénite, et que je le place sur ma cheminée ; je vous tiendrai quitte.—Ce livre me paraît fort savant, reprit M. de Tourmagne en feuilletant le volume. Je m'étonne de n'en avoir pas entendu parler. En tout cas, je le rencontre à propos. Vous aurez le dieu chinois, ma chère Stéphanie.—Ah ! que je suis contente ! m'écriai-je ; vous saurez toujours, je le vois, me traiter en ami.—Soyez-en sûre, poursuivit M. de Tourmagne d'un ton sérieux. Mais dites-moi, ma chère enfant, est-ce que vous avez lu tout ce volume ?—Oui, lui répondis-je, et il m'a intéressée. D'ailleurs, je voulais voir s'il était assez difficile à comprendre pour mériter de vous être offert ; et puis je tenais au dieu chinois.—C'est égal, observa M. de Tourmagne, il y a là-dedans beaucoup de grec et beaucoup de mathématiques. Je félicite l'écrivain qui sait se rendre agréable à travers tout cela."

Ce dernier trait faillit me déconcerter. Je payai d'audace. "Écoutez, monsieur le comte, dis-je en confidence, j'ai eu l'occasion de voir Mme Darcet ; je vous assure que c'est une femme admirable. Je voudrais vous intéresser à son fils.—Vous m'y trouverez très-disposé, ma chère Stéphanie, répondit le comte avec bonté. Ce livre me paraît vraiment très-curieux et très-bien fait."

Je me suis retenue d'embrasser M. de Tourmagne. Si je lui avais montré toute ma reconnaissance et toute ma joie, je lui en aurais trop dit. Peut-être déjà est-il au moment de voir plus clair que je ne le désire encore. Il a bien de la finesse, et je m'aperçois que je n'en ai guère. Mais que m'importe, après tout, s'il soupçonne un mystère que je peux avoir bientôt à lui révéler moi-même ? Il n'est épris ni de Caniac ni de Sauveterre ; il est loyal, discret, sage ; il m'honore d'une grande affection. Véritablement, je ne serais pas fâchée de sentir ses yeux sur moi.

XVI.

25 juin.

J'abordai Jeanne et sa mère au sortir de la messe, et je les reconduisis jusqu'à leur porte, en causant de la pauvre vieille, qu'il s'agit de faire entrer dans un bon hospice où elle finira doucement ses jours. Je demandai ensuite à Mme Darcet la permission d'amener Jeanne, à quoi l'une et l'autre consentirent ; car Jeanne me témoigne franchement la sympathie que j'ai pour elle. Je trouvai moyen de glisser dans

l'oreille de Mme Darcet que tout allait au mieux, et, d'un pied léger, Jeanne et moi, toutes deux très contentes, nous gagnâmes l'autel d'Aubecourt. Dès qu'elle en eut franchi le seuil, il me sembla que je venais de remporter une grande victoire, et que c'était une brèche par où Germain passera bientôt.

Ce triomphe me rendit toute gaie ; ma gaieté excita celle de Jeanne, et nous nous mîmes à jaser comme deux oiseaux. En vrai conspirateur, ne perdant jamais de vue mes dessins, j'eus bientôt fait d'attirer ma nouvelle amie sur le propos de sa famille. Jeanne est discrète ; néanmoins je ne laissai pas d'attraper sur le cher frère certains détails que j'aurai soin d'utiliser. Germain, presque seul, fait marcher la maison, le vaillant homme ! Il travaille pour les libraires-éditeurs de livres grecs ou latins, ce qui le fatigue beaucoup et l'empêche de perfectionner un grand ouvrage dont il s'occupe depuis longtemps.

"Nous avons du malheur, me dit Jeanne. Le premier livre de mon frère a échoué. Germain n'a pu prendre sur lui de faire certaines démarches ; son travail est étouffé par des hommes puissants dont il contrarie le système, et cela refroidit beaucoup les éditeurs. Il faudrait aller d'un côté, de l'autre, solliciter les journaux, importuner tout le monde. Mon frère n'en a ni le temps ni la volonté.—Il est donc découragé ? dis-je.—Lui ! s'écria Jeanne ; il ne sait pas ce que c'est que le découragement, et je puis bien dire qu'à nous trois nous formons une société où ce sentiment-là ne pénètre jamais. Mon frère assure qu'un savant ne mérite pas d'être connu avant d'avoir des cheveux gris, et même d'être chauve. Nous en prenons notre parti. Nous disons comme les charbonniers dans leur poudre noire : *C'est le métier qui veut ça !* D'ailleurs, nous sommes si heureux ! Nous avons tous notre emploi, que chacun remplit avec zèle au profit de la communauté. Mon frère gagne, ma mère administre, moi je dépense et je fais rire, chose tout à fait utile aux savants. Tenez, mademoiselle, Dieu est bon ! Sans me vanter, l'ennui et la tristesse ne sont pas moins inconnus chez nous que le découragement. — Mais qui donc pourrait protéger votre frère ? — Le ministre de l'Instruction publique, je crois ; je n'en suis pas très-sûre. Il me semble que mon frère a demandé qu'on imprimât son livre à l'Imprimerie royale. On ne lui a pas même répondu ; et c'est bien naturel, dit-il, puisqu'on ne le connaît point. Il fera imprimer à ses frais."

Nous parlâmes d'autres choses, d'une quantité d'autres choses, car je désirais que Jeanne pût oublier ce qu'elle m'avait dit, et nous nous quittâmes enchantées de notre entretien.

Or sus, madame Elise, ma fidèle amie ! vous l'avez entendu ; le ministre de l'Instruction publique pourrait protéger l'auteur du beau livre intitulé *Les Pharaons*, M. Germain Darcet, demeurant à Paris, rue.... no... Vous êtes parente du ministre ; je n'ai besoin de rien ajouter. Vite, vite, écrivez, pressez, suppliez, ordonnez, importunez. Hélas ! faites qu'au moins M. Darcet retire quelque fruit de ses bienfaits et de ma reconnaissance. J'ai lu dans un journal, l'autre jour, que le ministre venait d'acheter, pour le donner à toutes les bibliothèques de l'État, je ne sais quel livre dont je ne veux dire aucun mal, mais qui certainement ne vaut pas mes *Pharaons*. Ne peut-il en faire autant pour ces souverains de l'Égypte ? Quelque soit leur mérite, on a toujours pensé qu'ils avaient au moins droit à une sépulture honorable. Le ministre a mille moyens d'aider un auteur : il peut lui faire une pension, il peut le présenter au Roi, lui donner une place, le faire imprimer à l'Imprimerie royale.

(A continuer.)